

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

Canadiana.org has attempted to obtain the best copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

- Coloured covers / Couverture de couleur
- Covers damaged / Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated / Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing / Le titre de couverture manque
- Coloured maps / Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black) / Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations / Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material / Relié avec d'autres documents
- Only edition available / Seule édition disponible
- Tight binding may cause shadows or distortion along interior margin / La reliure serrée peut causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la marge intérieure.
- Additional comments / Commentaires supplémentaires:

Pagination continue.

Canadiana.org a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- Coloured pages / Pages de couleur
- Pages damaged / Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated / Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed / Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached / Pages détachées
- Showthrough / Transparence
- Quality of print varies / Qualité inégale de l'impression
- Includes supplementary materials / Comprend du matériel supplémentaire
- Blank leaves added during restorations may appear within the text. Whenever possible, these have been omitted from scanning / Il se peut que certaines pages blanches ajoutées lors d'une restauration apparaissent dans le texte, mais, lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas été numérisées.



JOURNAL D'AGRICULTURE.

*Après avoir créé l'homme, Dieu le plaça dans le Jardin d'Eden pour le cultiver et le garder.—[Genèse, II, 15.]
Heureux les cultivateurs, s'ils savaient apprécier les avantages de leur condition.—[Virgile.]*

Vol. 1 St. Hyacinthe,—Province de Québec,—Mercredi, 15 Décembre 1869. No. 11



JOURNAL D'AGRICULTURE.

Conditions.—L'abonnement sera de *Un Ecu* pour un an d'avance; quand il ne sera pas payé d'avance l'abonnement sera de \$1. On ne s'abonne pas pour moins d'un an.

Toute personne qui organisera un club de 50 abonnés aura droit à 50 copies du *Journal* pour \$20.

20 copies \$3.50. 10 copies \$4.50.

Le *Journal d'Agriculture* paraîtra le Mercredi de chaque semaine.

Nous traiterons de gré à gré pour les annonces.

Toutes lettres, etc., devront être adressées *Franco* au

Journal d'Agriculture.

Le "*Journal d'Agriculture*" est imprimé et publié par Camille L'Assier dans la maison en briques de H. J. Doherty coin nord des rues Cascadés et St. Hyacinthe.

LA FERME-MODELE.

—oo—

CHAPITRE II.

Ferme Allemande, — Plaisirs de la vie Agricole, — Apprentissage Agronomique, Concours de charrues, — Améliorations Agricoles.

[Suite.]

Nous ne tardâmes pas, continue Mr. de Morsy, à nous trouver devant une grande barrière peinte en vert; elle fermait l'entrée d'une vaste cour. Au fond, s'élevait la maison d'habitation, flanquée à droite et à gauche de granges, de hangars, d'étables et de bergeries, d'où s'échappait un murmure confus qu'accroissait par intervalles le bêlement d'un agneau, le mugissement d'une vache. Sur le perron rustique du corps de logis, le père de mon jeune conducteur m'attendait; aux premiers mots de son fils, il se tourna vers moi et me dit: « Monsieur, soyez le bienvenu dans ma maison. Puis-je vous y entrer content et en sortir sans re-

grets! » Et, sans quitter ma main, qu'il avait prise, il me conduisit dans une grande salle éclairée par une lampe à deux bœcs suspendue au plafond.

Mon hôte s'empressa de m'offrir un de ces larges fauteuils où probablement, le grand-père de son aïeul s'était assis; et quand j'y fus commodément installé, il me présenta sa famille composée de quatre garçons et de deux filles. Le plus jeune de ses enfants me parut avoir une douzaine d'années, et l'aîné vingt-cinq ans environ.

C'était une fille d'une apparence frêle et délicate, d'une physionomie calme et grave. « Voilà ma bonne Brigitte, continua le fermier, qui m'aidera à vous faire les honneurs de la maison. J'ai perdu ma femme il y aura douze ans dans neuf jours, et depuis ce moment, Brigitte s'est consacrée à combler le vide que la mort de sa mère a laissé au milieu de nous. Bien jeune, elle s'est trouvée chargée des nombreux et saints devoirs imposés à

une mère de famille, et cependant, elle les a dignement remplis. Aussi, Dieu la récompensera dans cette vie et dans l'autre.»

Vous ne sauriez vous imaginer, mes chers amis, combien les simples paroles du brave homme m'allèrent au cœur. Je le voyais pour la première fois, je ne me trouvais qu depuis dix minutes au milieu de sa famille, et cependant je les aimais déjà tous. On eût dit qu'il régnait dans cette maison une atmosphère d'affection, de bienveillance, de franchise, de candeur, de bonhomie dont il était impossible de ne pas éprouver immédiatement la douce influence.

A huit heures précises, les gens de la ferme arrivèrent dans la salle où le souper était servi. Ils se rangèrent autour d'une grande table, en bois d'ébène, chacun devant son assiette. Aussitôt mon hôte m'invita à me placer au haut bout de la petite table réservée pour lui et sa famille. Tout le monde resta debout, et l'on eût entendu voler une mouche. Alors le fermier fit à haute voix une courte prière; les assistants répondirent *amen*, et le repas du soir commença.

Une heure plus tard, mon hôte, après avoir indiqué à son fils les travaux du lendemain, donna à tous ses enfants, en commençant par son aînée, sa bénédiction paternelle, et je restai seul avec lui. « Mon cher hôte, lui dis-je, j'avais beaucoup entendu parler des mœurs patriarcales des cultivateurs allemands et de l'admirable tenue de leurs grandes exploitations agricoles, mais tout ce que je vois, tout ce que j'entends depuis la rencontre de votre fils, ajoute à ma surprise. Les instructions que vous venez de donner pour demain à ce brave garçon, et le nombre de vos domestiques, me font supposer que vous faites valoir une très grande étendue de terre.

—A peu près cinq cents hectares des mesures françaises. (Plus que 1000 acres.)

—Comment? des mesures françaises? vous les connaissez donc? vous parlez donc français?

—Il me serait difficile de le parler; mais je le sais assez bien pour lire les écrits de vos célébrités agricoles.

—Croyez-vous que ce soit avec des livres que l'on fasse des agriculteurs?

—Il s'agit de s'entendre: il est évident que l'homme qui ferait son éducation agricole dans son cabinet serait complètement incapable de passer immédiatement à l'application des principes dont il aurait meublé sa tête; mais un chimiste, un jurisconsulte, un médecin qui n'auraient jamais fréquenté ni les laboratoires, ni les tribunaux, ni les hôpitaux, ne seraient-ils pas dans le même cas? L'agriculture est une science tout comme une autre, et qui plus est, la plus difficile, celle dont le domaine est le plus vaste, celle dont l'utilité est la plus incontestable.»

(A continuer.)

LA FERME DE MON VOISIN.

LE VERGER.

(Suite.)

Outre ces noyers, il y a encore de beaux cerisiers, et des pruniers qui fournissent chaque année les confitures nécessaires à la famille.

J'ai aussi remarqué une rangée de saules blancs qui m'ont paru avoir déjà été rasés comme pour servir de haie ou clôture. D'un autre côté, je voyais une belle haie en cèdre qui, placée à une autre distance, paraissait avoir remplacé celle de saules. M. X, s'en apercevant, n'attendit pas que je lui fisse la question, il dit:

« Comme vous pouvez le voir, j'ai essayé les haies en saules et celles en cèdre; mais les premières ont été abandonnées pour de bonnes raisons. Quoique les haies en saules paraissent assez bien quand elles sont rasées; cependant elles coûtent plus de trouble, et de travail qu'elles se sont utiles. Les saules plantés pour servir de clôture, a besoin d'être rasé trois fois par année, et, après tout, il reste toujours des ouvertures près du sol, même avec la plus grande attention. Le cèdre, appelé *cèdre à bouquet*, pousse très facilement sur nos terres fortes, avec un léger drainage; une fois qu'on lui a donné la forme voulue, il n'a besoin d'être rasé que dans le cours d'août chaque année. La clôture, que vous voyez formée de cet arbre, est remplie jusqu'au sol: elle est si épaisse, les branches des cèdres sont si entrelacées, qu'un oiseau ne pourrait voler à travers. L'avantage de telle clôture est qu'elle dure toujours et devient plus forte et plus belle avec le temps. Aux prix que se vendent les perches et les piquets, je crois que les cultivateurs feraient bien d'essayer ce mode de clôture. On pourrait en planter quelques perches sous forme d'essai: il en coûterait peu, et le résultat apprendra s'il serait avantageux de clôturer toute une terre. Dans tous les cas, on devra clôturer le jardin de cette manière. Dès la première année de la plantation, cette haie protégera suffisamment nos jardins, pourvu qu'on plante des piquets de distance en distance parmi les cèdres, avec du fil de fer d'un piquet à l'autre. Les alentours de nos maisons ainsi clôturés seraient un objet de beauté en toute saison, même en hiver; car alors la riche verdure de la haie offrirait un contraste agréable avec la blancheur de la neige environnante, et chasserait en partie l'ennuyeuse nudité du sol.

« Un des avantages d'employer le *cèdre à bouquet* pour faire des haies, c'est qu'on peut se le procurer facilement dans nos savannes, et qu'on peut le transplanter dans aucun temps depuis le premier avril au premier juin.»

Réfléchissant au travail nécessaire pour clôturer ainsi nos jardins, je fis remarquer à mon voisin que bien peu, si aucun, des cultivateurs ordinaires pourraient ou seraient disposés à prendre le temps de planter des haies et les tenir en ordre; et que ce serait assez pour eux de planter des arbres d'ornements, et un verger dont ils pourraient attendre un profit véritable.

« Pour ce qui est du temps, fit M. X, en souriant, la généralité des cultivateurs semblent en avoir à dépenser à tout propos. Tout le travail de nos champs se fait d'un coup de main. En hiver, avant que la neige ne disparaisse, on charroie le bois de chauffage; au printemps, on fait rapidement les semences, ensuite viennent les foins et la moisson. A part cela, ce sont les *mortes saisons*, durant lesquelles on tue le temps plutôt qu'on ne l'emploie. On dira que le temps manque pour faire des plantations; mais par exemple on trouvera moyen, en toute saison, d'aller au marché. Tous les samedis, et souvent dans la semaine, on voit un cultivateur aller, lui et sa femme, passer la journée sur le marché, avec cheval et voiture, pour exposer aux acheteurs une douzaine d'œufs, quelques livres de beurre et une poche de grain, dont toute la vente ne rapportera pas souvent assez pour payer la journée de l'homme, de la femme et du cheval. Quo de journées perdues ensuite pour assister aux courses, aux courses, et autres amusements, ou l'on dépense un argent qu'on refuse d'employer en améliorations sur sa terre. Oh! non, ce n'est pas le temps qui manque, mais la manière de bien l'employer.»

En parlant ainsi nous étions parvenus au milieu du verger. « Eh! bien, dis-je à mon voisin, vous avez, du moins, su économiser votre temps assez bien pour planter de belles haies en cèdres, et surtout pour planter un magnifique verger qui, suivant l'opinion commune, ne peut pousser sur nos terres fortes et unies.»

« Là où il y a la volonté; il y a le moyen, répondit M. X; ce proverbe s'applique à la culture du pommier, aussi bien qu'à toute autre chose; et je me suis convaincu qu'on peut cultiver le pommier avec économie et profit dans nos

terres basses aussi bien que dans les pays montagnoux.....Mais, comme la température est froide, et que nous avons maintenant jeté un coup d'œil sur ce terrain, rentrons à la maison et là nous parlerons de verger plus à l'aise.

En me dirigeant à la maison avec M. X, je remarquai que le verger avait 7 rangs de pommiers, avec 11 pommiers par rang, et que les pommiers étaient très-rapprochés les uns des autres.

Étant arrivés à la maison, et ayant pris nos sièges à côté de la cheminée, dans laquelle pétillait sur des chenets un bon feu de tourbe, M. X s'exprima comme suit : « Quand j'ai acheté cette terre, un de mes premiers projets fut de planter un verger suffisant au moins pour l'usage de ma famille, et en conséquence je fis venir d'une pépinière de Montréal environ 40 pommiers, la plupart « Fameuses, » « St. Laurent » et « Pommes Grises; » mais voyant ni verger, ni pommier dans les environs, je me sentis un peu dans l'embarras, et je me mis à prendre des informations avant de commencer mes plantations. Le résultat de ces informations fut que le pommier ne pouvait réussir dans nos terres unies et fortes; qu'il vivait une année ou deux après être planté, qu'il fleurissait quelquefois, mais ne survivait jamais à la première production de pomme. Ces nouvelles étaient décourageantes. J'étais là avec 40 pommiers sur les bras en face de cette information. Que pouvais-je faire ?

Je me mis à penser et réfléchir. « eh ! bien, me dis-je, après tout, le pommier pousse bien dans l'isle de Montréal, aux montagnes de Boucherville, Belœil, Rougemont et Yamaska. Le climat est le même ici que là. La différence doit se trouver dans le sol, et quelle différence y a-t-il entre le sol de ces localités et celui de ma terre ? La seule qu'on puisse trouver c'est que ces terrains sont rocheux et naturellement bien égouttés. N'y aurait-il pas moyen de donner à nos terres unies les mêmes caractères. On peut du moins l'essayer. » Le printemps était déjà passablement avancé, et j'avais préparé un morceau de terre, en le labourant, mettant en planches, et ameublissant, assez grand pour recevoir 25 arbres. Je plantai ces derniers de la manière dont on les plante ordinairement, exprès pour faire l'expérience. Quant aux 15 autres qui me restaient sur mes 40, je creusai des trous de 6 pieds de dia-

mètre et 3½ pieds de profondeur, en ayant soin de jeter la bonne terre grasse d'un côté, et la glaise maigre du fonds de l'autre. Une fois les trous creusés, je mis au fonds environ un pied de pierres, de vieilles briques et de gravier. Ensuite je jetai sur ces pierres la bonne terre mise de côté, et là-dessus je plantai mes arbres en les remuant pour que les racines s'étendissent dans la terre comme il faut, et enfin je remplis mes trous avec de la terre de levée de fossés. Après cela je pratiquai un fossé couvert à 4 pieds de profondeur entre les rangs de mes pommiers, c'est-à-dire à un pied au dessous du fonds des trous et de manière à en soutirer l'eau.

Les arbres dans les deux procédés furent plantés soigneusement, les racines bien étendues et la bonne terre secouée avec précaution entre elles.

Maintenant les arbres que vous voyez du côté nord-ouest du verger, sont ceux plantés avec des pierres au fonds des trous et des fossés couverts entre les rangs. Voilà maintenant 9 ans qu'ils ont été plantés et ils produisent des fruits depuis quatre ans; cette année ils m'ont donné de 3 à 4½ minots par pommier.»

« Et les autres 25 pommiers, demandai-je à M. X, plantés en même temps dans la terre préparée, où sont-ils ?

« Ils sont tous morts, répondit-il, quatre ou cinq ans après avoir été plantés; à l'exception de deux ou trois que j'ai enlevés en les transplantant dans des trous préparés et drainés comme pour les autres. Ayant ainsi trouvé que mon procédé réussissait, j'ai planté, il y a quatre ans, d'après le même principe, 20 autres pommiers qui m'ont rapporté pour la première fois cette année. J'ai depuis terminé la plantation de mon verger d'après ce même principe; ayant planté dès la première année, il y a 9 ans, la rangée de pins, sapins et épinettes, que vous voyez, et qui couvre mon verger du Nord au Sud-Ouest contre les vents dominants du pays.

—Vous pensez donc, demandai-je, qu'un abri contre les vents est nécessaire pour réussir avec un verger.

—Absolument, dit M. X, les grands moyens de réussir dans la culture du pommier, sur nos terres basses, sont: un abri contre les vents dominants, un égoût parfait, et la plantation des arbres sur un lit de pierre. Le reste est une affaire de temps, de soin et d'habitude.»

—J'ai remarqué, dis-je, que vos pommiers, tant par la distance des rangs que par la distance entre chaque arbre, sont plus rapprochés qu'ils n'ont l'habitude d'être dans les vergers que j'ai déjà visités.»

—Certainement, dit M. X. Mes rangs sont placés à une distance de 18 pieds, et les arbres sont aussi plantés de 18 pieds en 18 pieds dans chaque rang; les fossés couverts sont à la même distance entre eux, c'est-à-dire 18 pieds; de sorte qu'il y a un de ces fossés entre chaque deux rangs. Mais aussitôt que les pommiers couvriront le sol et que les branches se toucheront, je me propose d'enlever chaque deuxième pommier dans chaque rang, et de telle manière que le pommier qui sera laissé dans un rang se trouve vis-à-vis le vide laissé dans le rang opposé par celui qui aura été enlevé dans le rang voisin; de sorte que mon verger représentera à peu près un damier, et les arbres, occupant une égale quantité du sol, auront l'espace suffisant; et on pourra passer à l'aise, à travers le verger, en suivant quatre lignes différentes.

Par ce moyen tous les arbres qui devront être coupés m'auront rapporté en moyenne 12 minots de pommes chacun, disons \$10 chacun; et cependant à venir à aujourd'hui leur présence n'a pas encore pu aux autres pommiers, et la chose va bien me payer, comme vous pouvez le calculer.

—Quel est le temps le plus propice, demandai-je, à M. X, pour planter le pommier; est-ce l'automne ou le printemps ?

—Le printemps, dit-il, est préférable pour planter les arbres; mais on devra creuser les fossés et préparer les trous à l'automne, pour n'avoir que la plantation à faire au printemps.

—Pensez-vous, ajoutai-je, qu'un verger tenu sur un grand pied pourrait payer sur nos terres basses ?

Je n'en doute pas, dit M. X; approchez de la fenêtre et voyez cet arbre de « Fameuses » abrité par des pins. Il m'a donné, il y a deux ans, 3½ minots d'excellentes pommes. Je les ai placées, comme au reste je fais pour toutes les pommes que je veux conserver en hiver, dans des quarts à fleur percés dans les bouts de plusieurs trous de turlèze; chaque pomme est enveloppée, séparément, dans du papier, comme on fait pour les oranges. Un quart ainsi rempli, contient juste 2½ minots. Ayant donné connaissance du fait à un marchand de fruit et lui ayant garanti que

chaque pomme était saine et que je remplacerais celles qui pouriraient, je lui en ai vendu un quart de cet arbre pour \$4.50 ; c'est-à-dire au taux de \$6.75 pour le produit entier de mon pommier. Réduisant la moyenne de la production annuelle à \$4 seulement par arbre, et supposant 35 pommiers dans un arpent, on a un revenu de \$140 chaque année et au moins \$1250 pour dix arpents.

Cependant ce n'est pas tant pour le marché que je voudrais voir cultiver le pommier dans nos terres basses, que pour l'accroissement de bien-être qui en résulterait pour nos familles, et pour l'air d'abondance et l'agrément que donnerait un verger à nos habitations."

Ces dernières remarques terminèrent ma visite. Comme il se faisait déjà tard, je pris congé de M. X., qui m'invita de revenir encore le voir pour examiner ses animaux, sa grange, son journal de la ferme, ses comptes et enfin causer de ses améliorations. Je ne manquerai pas de me rendre à son désir et je continuerai de vous tenir au courant de nos causeries. **PROGRÈS.**

A. PROPOS DE MOUTONS.

L'archevêque W., ombra sa un jour un cercle d'hommes d'esprit dans la compagnie desquels il se trouvait, on leur posant la question suivante : Comment se fait-il que les moutons blancs mangent plus que les noirs ?

Plusieurs de ces Messieurs ignoraient ce fait curieux ; d'autres se mettaient l'esprit à la torture, et croyaient donner de bonnes raisons ; mais tous désiraient d'en savoir la vraie cause. Après les avoir tenus quelque temps en suspens, il leur dit : La raison en est qu'il y en a plus de blancs que de noirs !

Traduit de l'anglais par
EDOUARD.

AUX JOURNAUX.

Jusqu'à présent, nous avons expédié le *Journal d'Agriculture* aux journaux de toute la province : plusieurs ont eu la bienveillance d'échanger avec nous ; mais il y en a encore quelques-uns qui ne le font pas. Nous serions cependant bien aises de pouvoir échanger avec tous nos confrères, si ceux-ci daignaient le faire,

MM. les Rédacteurs,

Vous êtes à la tête d'une publication extraordinairement utile, d'abord à cause de la spécialité qu'elle préconise, et de la classe à laquelle elle s'adresse plus directement, mais surtout à cause du caractère pratique que vous savez lui donner.

L'intérêt que je porte à votre œuvre si méritoire, si digne d'être efficacement encouragée par les véritables amis de l'agriculture, ma qualité de vieux praticien m'ont suggéré d'offrir à vos nombreux lecteurs, un petit travail que je crois plein d'actualité.

En effet, ce travail touche une question à l'ordre du jour, et qui mérite toute l'attention qu'elle excite, principalement depuis que le Conseil d'agriculture a commencé à l'agiter. Ce travail se compose de "Notes relatives à l'enseignement agricole," et de quelques idées émises à la suite, comme conséquences de ces notes. J'ai la présomption de croire ces idées et ces conséquences très adaptées aux besoins de nos cultivateurs. Des hommes plus haut placés pourraient bien aussi en faire leur profit, s'ils daignaient les favoriser d'un coup d'œil.

Quoiqu'il en puisse être, je prie avec une respectueuse instance les membres du conseil d'agriculture, et nos honorables législateurs, de vouloir bien prendre mes notes en leur sérieuses considérations, avec l'intention d'en tirer eux aussi des conséquences pratiques en temps opportun.

Messieurs les Rédacteurs, veuillez me permettre de garder toute la responsabilité de mon petit travail, je le supporterai à l'aise, appuyé que je suis d'hommes comme ceux dont je vous cite les noms.

FRANK.

NOTES RELATIVES À L'ENSEIGNEMENT AGRICOLE.

Le Conseil d'Agriculture de la Province de Québec, dans sa séance du 12 octobre 1869, a nommé un comité chargé de s'enquérir du meilleur système d'enseignement et de pratique agricole. Ce comité a une importante et épineuse tâche à remplir.

Essayons de nous en former une idée en notant ce que les hommes compétents ont dit de la matière.

Quand nous aurons recueilli les pensées des autres, nous nous risquerons à émettre les nôtres.

Écoutez M. de Gasparin, cet agronome si érudit, si savant même :

"Quelle est la marche que doit suivre le père de famille, dont le fils, ayant terminé ses études classiques et scientifiques, veut se vouer à la vie agricole ? Après de telles préparations, l'étude de la théorie agricole n'offre pas de grandes difficultés, et en présence de la pratique, de bons livres suffiront pour s'y initier.

"C'est cette pratique qu'il faut chercher à apprendre par un séjour prolongé dans des fermes bien tenues, et dans un pays avancé, ainsi que le font les fils des fermiers anglais. Là, sans doute, il faudra que la bonne volonté de l'élève supplée à la rigueur de la règle des écoles, pour le déterminer à mettre la main à tous les travaux. Mais, s'il en sent bien l'importance, si le fermier qui lui sert de guide l'encourage à entrer dans tous les détails de la ferme, si l'ardeur et l'application de l'élève obtiennent la confiance du maître, deux ou trois années passées dans une semblable situation, suffiront pour le mettre en état de diriger à son tour une exploitation.

"Le nombre de ceux qui peuvent aspirer à la direction des grandes entreprises agricoles sera toujours bien borné, en comparaison de celui des agents inférieurs qui doivent obéir à leurs ordres, ou de ceux qui, placés à la tête d'entreprises moins considérables, sont destinés à suivre avec un peu de modifications, des systèmes et des assolements déjà arrêtés, n'exigeant pas la même somme de connaissances théoriques. Il importe pourtant que tous ces sous-officiers de l'agriculture ne soient pas abandonnés à la routine, qu'ils puissent se rendre compte de leurs opérations pour en modifier les détails selon les circonstances ; n'employer que les forces absolument nécessaires ; juger de l'état des terres, des engrais qu'elles exigent ; enfin, qu'ils puissent par leur capacité, acquérir de l'autorité sur les ouvriers qui leur seront subordonnés. Leurs livres seront des manuels appropriés aux localités diverses.

Si nous avions plus de fermiers instruits, nous dirions volontiers que la meilleure école de ces agents c'est de servir sous eux, comme ouvriers. Dans les veillées d'hiver et les causeries du coin du feu, dans la transmission journalière des ordres pour le travail du lendemain, le maître leur donnerait la raison de ses opérations, et ils y trouveraient toutes les connaissances théoriques qui leur sont nécessaires. Mais cette ressource manque presque partout,

et c'est ce qui a fait concevoir la pensée des fermes-écoles. Les fermes-écoles bien dirigées, conduites par des véritables amis de leur art, n'y ayant pas vu un objet de spéculation, celles où l'on aura su réunir les fils des fermiers et de métayers appelés par état à diriger un jour des exploitations, pourront rendre de grands services à la contrée où elles seront établies." [De Gaspin, v. 5.]

" Voyons, dit A. Rodat, voyons quelle est la manière dont il faut enseigner et étudier l'agriculture. Cette étude est une affaire sérieuse, et ceux-là sont dans une grande erreur qui la regardent, les uns comme inutile, les autres comme quelque chose de trivial et d'aisé. Or, la pratique de l'art agricole est si peu aisée, que pour l'exercer avec profit, il faut en avoir fait l'apprentissage dans la première jeunesse, ainsi que l'observe Arthur Young. Cet auteur va même jusqu'à dire que quiconque n'est pas né au sein d'une exploitation rurale entreprendra inutilement de devenir, par lui-même et sans guide, un bon cultivateur, quand même il serait doué de facultés peu communes.

" Nous voyons des gens pleins d'esprit et d'instruction, qui, ayant formé le projet de diriger la culture de leurs terres après avoir enrichi leur mémoire des écrits des plus célèbres agronomes, arrivés au milieu de l'exploitation, ne savent plus où donner de la tête. Ils poussent avec ardeur des essais décousus et infructueux; bientôt rebutés, découragés, humiliés, ils abandonnent le gouvernail à leur maître-valet.....

En rendant hommage aux belles découvertes de l'école moderne, gardons-nous d'un injuste dédain pour les vieilles méthodes..... Si la plupart des zélateurs de la culture perfectionnée échouent dans la pratique, c'est parce que, prévenus d'un aveugle mépris pour ce qu'ils appellent la routine, ils dédaignent de l'étudier. Toutefois, c'est par là qu'il faut commencer lorsqu'on veut acquérir une instruction agricole solide et applicable..... Quand les jeunes gens qui se destinent à la pratique de l'agriculture seront parvenus à connaître la constitution agricole du pays dans son principe, dans tous ses détails, dans tous ses motifs, ils seront en état de voir comment il faut s'y prendre pour greffer la méthode perfectionnée sur ce vieux tronc qui a poussé de profondes racines.

Pour donner aux études agricoles cette direction philosophique, les jeunes commençants ont besoin d'un guide qui, possédant les notions de la théorie, les aient longtemps éprouvées sur le terrain par une pratique expérimentale raisonnée. Ainsi dirigés, les jeunes gens acquerront cet aplomb agricole qui, en se dégageant d'une rampante adoration pour les préjugés vulgaires, ne se laisse point emporter par la fougue impétueuse de l'esprit d'innovation. Or, c'est ici le danger qui assiège les études agricoles. Les écrivains qui donnent le ton du siècle, font sans cesse retentir le mot de progrès. Ce mot a quelque chose d'enivrant qui exalte... Rien n'est moins progressif que la manie de tout renverser. L'agriculture plus que toute autre industrie, redoute les changements brusques, et les bouleversements d'une réforme radicale.....

Pour faire des progrès dans l'étude de l'agriculture, il ne suffit pas d'en avoir le goût, il ne suffit pas de lire ou d'entendre des leçons méthodiquement déduites, clairement exposées, il faut voir. On recommandera donc aux jeunes gens de parcourir les champs, de suivre la marche des travaux, de visiter les fermes en détail, d'interroger les vieux laboureurs.....

L'expérience est le juge en dernier ressort de toutes les questions d'économie rurale; mais ce juge, comme bien d'autres, rend des arrêts contradictoires. Il faut beaucoup de patience et de temps pour constater une expérience agricole. On avertira les jeunes commençants de se tenir en garde contre les inductions précipitées que l'on peut tirer de l'expérience. Il faut avoir appris à se faire un résumé de la constitution atmosphérique de plusieurs années, une idée approximative de la nature habituelle du climat, pour décider que telle ou telle culture lui convient ou ne lui convient pas. Il faut apprendre à lire dans l'expérience.

Telle est la méthode suivant laquelle je conçois que l'on peut enseigner l'agriculture avec fruit."

A. Rodat, secrétaire perpétuel de la société d'agriculture de l'Aveyron.

La note suivante est extraite du cours complet d'agriculture par l'abbé Rozier, et ses collaborateurs.

" Ce que Columelle disait aux Romains, je crois devoir l'appliquer à mes compatriotes: Les uns n'hésitent sur rien, et pensent que l'agriculture ne suppose aucune étude préliminaire, que

le paysan sait tout; les autres au contraire, conviennent de la nécessité d'apprendre et de réunir la pratique à la théorie; mais ils ne prennent pas la peine d'étudier. La troisième classe connaît l'agriculture par les livres, paraît en parler doctement, et tranche décidément sur tous les objets, sans avoir aucune idée de la campagne, et sans être sortie de son cabinet.

La quatrième classe enfin, est la classe routinière qui cultive sans réflexion, sans principe.... De toutes les classes, la plus pernicieuse et la plus funeste à l'agriculture, c'est la troisième, elle propose expériences sur expériences, réformes sur réformes; elle dégote enfin, et souvent elle ruine le cultivateur qui s'est laissé éblouir par de brillants raisonnements, par des promesses merveilleuses."

Interrompons un moment notre conversation avec les Français pour nous instruire à l'école du célèbre agronome anglais, Arthur Young. Voici comme il s'exprime dans le XIV v. de ses Œuvres:

"Quels sont les hommes qui pratiquent l'agriculture avec avantage? Les fermiers, en général, qui ont reçu une éducation analogue à cet état, qui n'ont jamais quitté la ferme où ils sont nés, qui ont travaillé de leurs mains à tous les ouvrages champêtres. Quelle est au contraire, la conduite des personnes qui s'adonnent à l'agriculture par goût? Loin d'avoir reçu une éducation conforme à cet état, en général, ils n'en connaissent pas les premiers principes; on n'est pas agriculteur pour avoir vécu à la campagne..... Mais on a des livres sur l'agriculture, qui peuvent instruire; c'est apprendre un art en étudiant sa théorie. Quel art a-t-on jamais appris de la sorte? Si, au lieu d'être fermier on avait le goût de la médecine, du commerce, des manufactures, s'engagerait-on à exercer ces arts, parce qu'on aurait étudié leurs principes dans des livres? Personne ne serait assez dupe pour l'entreprendre. L'agriculteur frissonnerait à cette seule idée. Personne n'ignore que dans tous les arts, la pratique est plus nécessaire que la théorie, et qu'une théorie qui n'est pas fondée sur la pratique, ne peut conduire qu'à une ruine assurée.

[A continuer.]

Ne mangez point au moment de vous coucher.

APICULTURE.

L'apiculteur, comme tous les ouvriers des diverses professions, a besoin d'étudier son art, de le comprendre, de le raisonner.

Visite au Rucher de M. Thos. Valiquet, Apiculteur à St. Hilaire, [Rouville] (Suite.)

« La plus grande production des es-sains a lieu lorsque les gâteaux sont construits sur une ligne droite, de l'avant à l'arrière de la ruche. Les es-sains sont moindres lorsque la direction des gâteaux s'écarte de cette ligne ; de là l'avantage des tringles guides qui n'avaient pas été jusqu'ici adaptées aux ruches en paille, comme elles le sont dans ma ruche.

« La planche à miel est mobile, et peut être enlevée. On la remplace par un paillason, lorsqu'on veut laisser la ruche hiverner dehors. Au-dessus de la planche à miel, je place quatre boîtes dont les côtés sont en verre, le fond et le dessus sont en bois. Le fond, qui est une planchette mince, a une ouverture par laquelle les abeilles peuvent passer pour aller déposer leur miel. Il va sans dire que la planche à miel a des ouvertures vis-à-vis l'ouverture des boîtes en verre. Ces ouvertures de la planche à miel sont fermées à volonté. Les boîtes en verre offrent l'avantage de pouvoir être enlevées lorsqu'elles sont pleines, et remplacées par d'autres, sans déranger le travail de la ruche, et de produire du miel de première qualité, sous la forme la plus recherchée dans le commerce.

« Les boîtes sont couvertes et protégées par une boîte en bois mince. Elles se trouvent dans l'obscurité, condition indispensable au travail des abeilles. Enfin, toute la ruche est protégée contre la pluie par un toit mobile en planche.

« Le principal objet que j'ai eu en vue dans l'arrangement de ma ruche, est l'économie, tout en conservant les avantages propres à faciliter, et à répandre l'exploitation de ce genre d'industrie, qu'on n'a pas encore suffisamment appréciés dans notre pays. Ce que je me suis proposé surtout, c'est de procurer à l'épouse de l'agriculteur, qui, par la nature de ses occupations, est plus en état de surveiller le travail journalier et le progrès des abeilles, une ruche légère, adaptée à notre climat, et d'une manœuvre facile. L'expérience me prouve que j'ai complètement réussi ; aussi je donne à cette appareil le nom de *Ruche de la fermière canadienne*.

(A continuer.)

AVANT LE VOYAGE.

Examinez votre cheval ; voyez s'il est bien attelé, si le harnais est bien mis, si tout est bouclé, et si le cheval peut se

mouvoir aisément. Lâchez les rênes s'il y en a, de manière que le cheval puisse se porter la tête naturellement ; il voyagera mieux, et sera en état d'endurer plus de fatigue, et de fournir une plus longue course. Examinez ses pattes, et voyez si ses fers tiennent bien. Alors, embarquez, donnez de la guide, et faites comprendre au cheval, par un mouvement léger, qu'il faut partir, ou bien parlez-lui doucement. Cela suffit, il sait ce qu'il faut faire, et n'attend qu'un ordre.

DURANT LE VOYAGE.

Conduisez votre cheval doucement durant un ou deux milles, jusqu'à ce qu'il soit échauffé ; alors vous pouvez le faire augmenter de train peu-à-peu. Si vous le faites aller plus vite que son train ordinaire durant toute une journée, vous lui ferez dommage. Mais, s'il n'est pour marcher qu'environ une heure de temps, il n'y a pas d'inconvénient à le forcer un peu. Soyez prudents quand vous le faites boire durant le voyage. Deux gallons d'eau le rafraichiront aussi bien que quatre, et votre cheval sera mieux, plus dispos.

APRÈS LE VOYAGE.

Si votre cheval a bien chaud quand vous le dételez, et que vous l'entrez dans l'écurie, laissez-le refroidir un peu avant de lui mettre sa couverture ; car, si vous la mettez de suite, la couverture augmente la chaleur, le cheval transpire, et la sueur s'imbibe dans la couverture, qui gèle ensuite, et donne le frisson à l'animal.

Si votre cheval n'a pas bien chaud, mettez-lui sa couverture de suite. Aussitôt qu'il est refroidi, frottez-le, et nettoyez-le. Frottez bien ses pattes.

Ne souffrez pas qu'il passe la nuit sans être nettoyé, frotté, étrillé et brossé.

N'oubliez pas, non plus, de lui donner à manger.

DANS LES ÉTABLES.

On doit prendre un grand soin des animaux qui sont dans les étables. Car, ainsi confinés entre quatre murs, ils ne peuvent se procurer que ce qu'on leur donne.

Cette situation ne leur est pas naturelle. La nature leur suggérerait de courir çà et là dans les champs, les vallons, les prairies, et de choisir leur nourriture, leur breuvage, leurs lieux de repos, leurs abris, etc. Mais, com-

me ils sont réduits à l'état de domesticité, et sous les soins de l'homme civilisé, leurs instincts, naturellement sauvages, ont fait place à des habitudes et à des besoins résultant de la civilisation. Ils dépendent de leurs propriétaires, et ce n'est que de lui qu'ils peuvent attendre la satisfaction de leurs besoins. Et, si le propriétaire comprend son intérêt, il devra s'étudier à fournir à ses animaux la nourriture et les soins que leur état réclame.

La nourriture doit être donnée aux animaux régulièrement, et à des intervalles égaux ; elle doit être saine, et nullement endommagée par la moisissure ou autrement ; elle doit être bien préparée ; elle devrait même être cuite, la plupart du temps, si on ne pouvait le faire ; elle doit être servie dans une crèche, dans un baquet, ou dans une cuve, et non pas sur le pontage, ou le plancher, où elle se salit, et se gaspille ; il faut en donner une quantité suffisante, mais pas plus qu'il en faut ; les animaux n'ont que faire d'en avoir à gaspiller.

De l'eau pure et claire doit être donnée en quantité suffisante, au moins trois fois par jour, dans des auges, ou cuves, ou baquets bien propres. La peau de l'animal doit être tenue bien nette, propre, au moyen de l'étrille, de la brosse et du frottement.

Les animaux doivent avoir des appartements bien propres pour se coucher. Il faut aussi les faire sortir, et leur donner un peu d'exercice tous les jours, à moins qu'il ne fasse mauvais.

L'étable devra être chaude, avoir un bon toit, être bien éclairée, et bien aérée.

Donnez du sel à vos animaux deux fois par jour. Traitez-les avec douceur : ne jurez point contre eux : les animaux détestent les juréments et ceux qui les prononcent.

LES CULTIVATEURS ET LES COMMERCANTS DE GRAIN.

Dans notre dernier numéro, nous avons assigné deux des causes de la dépression actuelle du prix des grains : et nous nous sommes permis de dire que cela dépendait de la manière dont nos cultivateurs récoltent leur moisson, et au défaut de nettoyer le grain.

Notre assertion était incontestable. Mais il est une défense que les cultivateurs pourraient faire. « Les commerçants, auraient-ils raison de dire jusqu'à un certain point, achetant notre

grain tel que nous le leur offrons, nous n'avons qu'à faire de consacrer des journées et des journées à le nettoyer. Sous le rapport de la quantité, nous y gagnons à le vendre ainsi, et nous économisons du temps.

En se plaçant au véritable point de vue d'où chacun devrait envisager les choses, cette réflexion n'est pas admissible; car quelle que puisse être la facilité des commerçants quant à l'achat des grains, l'intérêt bien entendu du cultivateur, et de tout le monde, est d'avoir de bons effets à vendre. Mais il n'en est pas moins vrai qu'elle constate un fait réel, une manière d'agir chez quelques uns de nos commerçants, préjudiciable aux intérêts généraux de l'agriculture, à leur propre intérêt, comme à ceux des producteurs.

Il est de fait que certains marchands de grain ne sont pas assez particuliers sur la qualité des grains qu'ils achètent, et cela, depuis longtemps. La facilité avec laquelle les cultivateurs ont durant les années passées fait accepter, aux commerçants toute espèce de grain, net ou sale, les ont amenés à ne plus se soucier de bien préparer la partie de leur récolte qu'ils entendent vendre.

Si les commerçants avaient été plus sévères dans leur choix, nous croyons qu'aujourd'hui, on trouverait plus de bon grain chez nos cultivateurs, et la crise que l'on subit actuellement, ne serait pas aussi forte.

Si donc, on voulait nous en croire, les acheteurs de grain se montreraient plus exigeants que par le passé. De cette façon, ils forceraient le cultivateur à cultiver de manière à récolter du bon grain; ils le forceraient aussi à nettoyer celui qu'il offre en vente. C'est ainsi que nos grains reprendront sur le marché cette vogue qu'ils ont perdue; et nous serons moins exposés aux crises commerciales.

AUX AMATEURS D'ARBRES.

On empêchera de mourir un grand nombre de pommiers et autres arbres, en les entourant, au commencement de chaque hiver, d'une couche de fumier de quatre pouces d'épaisseur et assez étendue pour couvrir les racines. Par ce moyen on empêchera la sève de monter dans l'arbre au moindre dégel qui survient en hiver. Quand la sève monte ainsi, le froid qui survient ensuite la congèle et fait fendre l'écorce des arbres. Une soule de ces derniers périssent ainsi chaque année: avec le procédé plus haut indiqué, on les met à l'abri du danger.

RAPPORT SUR L'ÉCOLE VÉTÉRINAIRE DE MONTREAL.

(De la Semaine Agricole.)

Le Comité nommé à l'Assemblée du Conseil d'Agriculture, tenue à Montréal le 12 Octobre de la présente année, pour visiter l'École vétérinaire de Montréal, à laquelle le Conseil d'Agriculture continue les demi-bourses fondées par la ci-devant Chambre d'Agriculture, a l'honneur de faire rapport:

Que les membres de ce comité se sont rendus, le 17 courant, à l'établissement de M. McEachran, et que nous avons commencé là, l'examen de tout ce qui se rattache à cette institution.

M. McEachran, le zélé Directeur de l'école, s'est mis avec empressement à notre disposition. Il s'est chargé de tout nous montrer lui-même, et de fournir tous les renseignements possibles.

Quoique l'école n'existe que depuis trois ans, l'organisation en paraît complète. Son affiliation à l'université McGill, offre de grands avantages aux élèves qui obtiennent des diplômes qui sont même reconnus par les universités de Londres et d'Edimbourg. Il est très flatteur pour l'école vétérinaire de Montréal de voir qu'un de ses élèves gradués ici, a été choisi entre dix-sept aspirants, pour médecin vétérinaire dans une des plus importantes institutions de ce genre, dans le Yorkshire, Angleterre.

Les chaires d'enseignements sont au complet, et sont ainsi remplies:

Professeurs:

M. McEachran. Anatomie vétérinaire, Chirurgie et Pratique de Médecine Vétérinaire.

Dr. Fraser, M. D. Physiologie.

Dr. Craig, M. D. Chimie théorique et pratique.

Principal Dawson, L.L.D. Botanique.

M. McEachran. Cours de dissection d'anatomie démonstrative, etc.

Quoique nous n'ayons pas eu l'avantage d'entendre les lectures des savants Professeurs, nous sommes persuadés, d'après la haute réputation dont ils jouissent, que l'enseignement est des plus parfait.

Le cours de l'école vétérinaire est de trois ans. Les cours commencent au mois d'Octobre, et se terminent à la fin d'Avril. Les élèves retournent ensuite chez leurs parents, passer les mois les plus précieux de l'année; ce qui est d'un grand avantage pour les cultivateurs qui y envoient leurs enfants.

Sept élèves, seulement, fréquentent l'école, dont cinq profitent des demi-bourses que le Conseil met à sa disposition. Des deux élèves qui ne profitent pas de la sixième et dernière demi-bourse affectée à cette école, l'un vient d'Angleterre, et est le frère de Mr. McEachran, et l'autre un jeune homme de la province d'Ontario. Le

Conseil pourrait prendre des mesures pour disposer de cette demi-bourse en faveur de l'un de ces jeunes gens, ou la diviser entre eux deux, s'il ne se présente pas d'autres élèves de la Province de Québec d'ici au mois de Janvier.

Sur ces sept élèves, cinq appartiennent à l'élément britannique, et deux seulement sont Canadiens-Français, M. Brunoau, du Comté de Laprairie, et M. Levesque de Berthier. Si le nombre des élèves est fort restreint, en revanche, ces élèves sont fort intelligents, et ne peuvent manquer de faire le plus grand honneur à l'école.

Les petit nombre d'élèves qui suivent les cours de l'école vétérinaire ne doit pas surprendre quand on songe aux difficultés d'une institution de cette nature. L'art vétérinaire n'est élevé au rang d'une science que depuis peu. même dans les pays les plus avancés. Il n'est pas étonnant que dans un jeune pays comme le nôtre où l'on a tout à faire pour se procurer le nécessaire, on n'apprécie pas généralement l'importance d'une science très utile, mais que, jusqu'à aujourd'hui, l'on n'admettait pas comme une nécessité.

Nous sommes heureux de voir que la théorie est accompagnée de la pratique la plus sérieuse comme le prouvent les exercices auxquels on soumet les élèves. Pour qu'un enseignement porte des fruits, il faut qu'il soit appuyé immédiatement sur la pratique. Les élèves se rendent à l'établissement à huit heures du matin, et ne sont libres qu'à huit heures du soir. Les cours donnés par les divers Professeurs à différentes heures de la journée, durent en tout, quatre heures de temps. Les heures intermédiaires sont remplies par l'étude, la préparation des médicaments, la dissection, la revue des malades à l'infirmerie, et la visite à domicile fait, par l'habile Directeur McEachran, accompagné de quelques uns de ses élèves à tour de rôle, des principales écuries de la ville, telles que celles de Mr. M. John Sheddon « dites écuries du Grand Tronc » Ogilvie, Bancroft, Peel, Paterson etc., dont les chevaux sont sous leurs soins. Les élèves repassent ainsi quatre cents chevaux par jour. Il est évident qu'à visiter un si grand nombre de sujets, les élèves ne peuvent faire autrement que de connaître promptement les différentes maladies qui affectent les chevaux en particulier, se les rendre familières, et acquérir ainsi beaucoup d'expérience.

Les cours sont donnés à l'Université McGill, mais les autres exercices se font à l'établissement de la Rue Craig, qui est sous la direction de M. McEachran. La disposition des bâtiments qui renferment une petite cour intérieure, permet une surveillance et un accès faciles aux différentes bâtisses qui paraissent complètes, mais quelque peu petites, même pour aujourd'hui. En entrant dans la cour, la première que l'on trouve, donne accès à la Pharmacie

qui sert aussi à la consultation. Le Laboratoire est occupé par les Elèves qui travaillent activement à préparer les drogues, à remplir les prescriptions du matin, etc.

(A. Continuer.)

No mangez pas quand vous êtes bien fatigué. Attendez que vous soyez reposé.

No mangez pas lorsque vous êtes sur le point de vous mettre à un travail sérieux, soit physique, soit intellectuel.

No mangez point quand vous êtes sous l'empire de quelque passion; ni quand votre esprit est bien excité.

No mangez point précipitamment; et si parfois, vous ne pouvez vous empêcher de manger avec précipitation mangez peu, et des mets légers.

No mangez pas lorsque vous êtes sur le point de prendre des bains.

CONSEILS POUR LE MOIS DE DECEMBRE.

—Renouvelez aussi souvent que possible l'air de vos chambres; pendant l'hiver, on néglige trop ce point, qui est cependant très important pour la santé.

—Il n'est pas bon de tenir les poêles trop longtemps fermés, car l'air se corrompt beaucoup plus vite.

—Que vos chambres à coucher ne soyent pas trop chaudes, mais seulement tempérées.

—C'est un temps favorable pour les fermiers et les commerçants de régler leurs comptes, d'examiner leurs livres, afin de savoir où ils en sont par rapport à leurs affaires, si pendant l'année qui vient de s'écouler ils ont gagné ou perdu.

—Autant que possible passez en famille les fêtes de Noël; rien n'est aussi doux pour des parents et des amis que de se rencontrer, de se voir, et de se visiter, à l'approche de la nouvelle année.

—C'est l'habitude pour tout bon catholique de s'approcher des sacrements à cette époque de l'année. Avez-vous rempli ce devoir?

—Que vos dernières pensées, à la fin de cette année soient des actes de reconnaissance envers la divine Providence pour tous les bienfaits dont elle vous a comblés, des actes de repentir pour ne pas avoir mieux employé votre temps, et enfin, un ferme propos d'amendement pour l'avenir.

—De l'Almanac du Protecteur Canadien.

SE CONNAITRE D'ABORD, ET S'AMENDER ENSUITE.

Le travail manuel n'est pas le seul du cultivateur; il a des devoirs religieux, moraux et sociaux à remplir: faire des progrès dans la conduite de ses affaires est une bonne chose; perfectionner ses facultés intellectuelles, est une chose encore meilleure; car la première amélioration suivra de la dernière. Il faut d'abord apprendre à raisonner et à calculer juste: il est une classe de gens chez qui ces facultés sont grandement en défaut; ils se lèvent matin, se couchent tard, travaillent fort, et ne cessent pas, néanmoins, d'être pressés par le besoin: c'est qu'ils travaillent sans méthode, sans ordre, sans régularité, et conséquemment, à leur désavantage. Du matin au soir, du printemps à l'automne, leur lot est la peine et la fatigue sans résultat avantageux. Asseyez-vous un peu, réfléchissez, calculez, voyez ce que vous avez à labourer, semer, herser, sarcler, et récolter, et mettez-vous à l'ouvrage systématiquement. Non seulement faites tout ce qu'il y a à faire, mais, faites-le de la meilleure manière, et en temps convenable; mais surtout, ne commencez pas plusieurs travaux à la fois pour les laisser là ensuite; c'est folie de commencer un ouvrage et de le laisser à moitié fait pour passer à un autre, si c'est par caprice, et non par nécessité ou convenance. Ce qui doit se faire doit être achevé, et ce qui ne doit pas se faire, ne doit pas être commencé.

Cultivez l'ordre; l'ordre est la première loi du ciel. Quel plaisir n'est-ce pas que de contempler une famille bien ordonnée ou une ferme bien ordonnée. Mais il y a des hommes terriblement relâchés sur ce point: jetez les yeux sur leurs fermes, et vous vous en convaincrez; rien n'y semble être à sa place, ou en ordre. Leurs voitures ne sont point à l'abri; leurs instruments aratoires sont éparpillés çà et là, exposés à être cassés ou injuriés par toutes les variations du temps. Des branches d'arbres, des charrettes à foin, des herbes, des traîneaux de quarts à cendres, des gâchis, etc., encombrant et déparent les devantes de leurs maisons. On trouvera toujours un instrument là où on s'en est servi la dernière fois. Le remède à ce désordre serait d'avoir une place pour chaque chose, et chaque chose à sa place; mais une faux ne doit pas passer l'hiver sur un pommier, une voiture d'hiver ne doit pas passer l'été au côté du chemin. Tous les outils et instrumens dont on ne se sert, pas doivent être serrés.

Regardez autour de vous, et voyez les différentes manières dont vos voisins font leurs travaux. Ne supposez pas un seul moment que vous calculez mieux que d'autres. Apprenez de tous ceux que vous fréquentez, et qui ont plus de savoir ou d'expérience que vous; et profitez de ce que vous apprenez pour faire mieux à l'avenir.

Lisez, étudiez et pensez: tout cultivateur doit prendre un journal agricole, mais ce n'est pas assez de le lire, ce n'est pas même assez de le payer, il faut l'étudier: ce qu'il suggère, il faut le mettre en pratique, lorsqu'il y a de l'avantage à le faire: les renseignements qu'il contient, il faut s'en instruire pour ensuite pouvoir comparer sa propre expérience avec celle d'autrui, théorie à théorie, et s'il y a une meilleure méthode, l'adopter. La raison doit diriger tous les travaux du cultivateur; mais avant de raisonner, il faut connaître; et où les renseignements nécessaires aux gens de la campagne se trouvent-elles plus à leur portée, et à meilleur marché, que dans les journaux d'agriculture? Il est étonnant qu'il s'en trouve d'aveugles sur leurs propres intérêts, sous ce rapport. Le fermier qui garde un chien, qui achète du tabac à fumer, qui reçoit un journal politique, n'a pas d'excuse pour ne pas souscrire à un journal agricole.—W. L. BAYON, *East-Weare, N. II.*

RECETTE.

Voici une recette qui nous est envoyée par un cultivateur ami de notre feuille: ceux qui ont du lard qui a mauvais goût, ou une mauvaise odeur, ce qui arrive souvent en été, pourront lui rendre son goût et sa saveur primitifs avec le procédé suivant: on ôte tout le lard du saloir, puis on lave chaque morceau avec de l'eau un peu tiède, puis on les gratte comme il faut avec la lame d'un couteau. Le saloir doit aussi être nettoyé. Ensuite on met un rang de lard au fonds du saloir, puis on introduit des petits morceaux d'écorce de pruche entre les briques de lard et on saupoudre du poivre sur tout le lard. Avant de mettre un second rang de lard, on prendra la quantité de poudre à canon suffisante pour charger un fusil, on l'enveloppera dans un papier et on placera le papier entre deux briques de lard du premier rang. On continuera ainsi pour chaque rang à mettre de l'écorce de pruche et du poivre; mais on ne mettra de poudre que dans le premier rang. Ces procédés terminés, on pratiquera la salaison comme à l'ordinaire, et le lard deviendra bientôt aussi bon que le lendemain de laoucherie.

—Les prix du marché n'étant nullement changés depuis la publication de notre dernier numéro, nous croyons pouvoir nous abstenir de les publier dans celui-ci. Cela nous permet en outre de publier en entier la correspondance sur "La Ferme de mon Voisin," que nos abonnés, malgré sa longueur devront absolument lire. Elle contient des enseignements si pratiques, et si utiles, qu'on pêcherait bêtement en la parcourant pas.